

Etudes sociales

5

GEORGES LEGRAND

*Un prodigieux animateur du
mouvement social catholique*

LÉON HARMEL

« LE BON PÈRE »

Publié à l'occasion du centenaire de sa naissance

17 février 1929

PUBL. MENS. 1^{re} SÉRIE 10 AVRIL 1929

LIÈGE, LA PENSÉE CATHOLIQUE, QUAI MATIVA, 38
PARIS-VI^e, LIBRAIRIE GIRAUDON, RUE N.-D. DES CHAMPS, 56

CETTE ÉDITION

Le texte est reproduit en entier, d'après l'édition de 1929. Il a été recomposé dans l'esprit de l'original : pages de titre et titres suivent la mise en page du livre. L'orthographe et la ponctuation de l'époque sont conservées ; 9 coquilles évidentes de l'imprimeur ont été corrigées.

Les notes numérotées sont celles de l'ouvrage ; elles sont numérotées ici à la suite, du début à la fin. Les notes marquées d'un astérisque * ont été ajoutées pour cette édition, afin d'éclairer le contexte historique.

Léon Harmel, le Bon Père du Val-des-Bois

leonharmel.com

Transcription établie d'après un exemplaire numérisé.

Document original : collection particulière.

Version du 7 octobre 2026.

GEORGES LEGRAND

*Un prodigieux animateur du
mouvement social catholique*

Léon HARMEL

« LE BON PÈRE »

Un prodigieux animateur du mouvement social catholique

Léon Harmel

« LE BON PÈRE »¹

En sociologie, comme dans les autres domaines de la pensée et de l'activité humaines, il y a ce qu'Emerson appelle des « hommes représentatifs » c'est-à-dire de puissantes personnalités en qui tout un mouvement de doctrines et d'œuvres apparaît en raccourci : Léon Harmel est un de ces hommes. C'est à lui que nous voudrions, au lendemain du centenaire de sa naissance, consacrer ces quelques pages où nous nous efforcerons de synthétiser la biographie admirable, définitive, aussi captivante que bienfaisante, que nous a récemment donnée le R. P. Guitton².

★
★★

Prenons d'abord contact avec l'homme intime.

Avant d'étudier les idées chères à Harmel, les initiatives prises par lui, les œuvres auxquelles il fut mêlé, toute cette action extérieure qui fut prodigieuse, cherchons à saisir les traits distinctifs de cette physionomie : intelligence, cœur, caractère, tempérament, aspirations, préoccupations qui font la trame de cette vie, vue non par le dehors, mais par le dedans.

1. Cette étude a été donnée en conférence en plusieurs villes de Belgique à l'occasion du centenaire d'Harmel.

2. Deux volumes chez Spes Paris 1928. Précédemment le R. P. Guitton avait esquissé la physionomie et la carrière d'Harmel dans **Portraits de catholiques sociaux** (conférences données à Lille) Paris, Spes. Le R. P. Guitton est aussi l'auteur de la vie très estimée du P. Lenoir.

*
**

Harmel est, de par sa profession, un grand filateur, issu d'une famille vouée de génération en génération à l'industrie et qui, après une période d'ingrat labeur, s'est fixée au Val-des-Bois, non loin de Reims et a connu là une prospérité durable.

D'abord hésitant entre l'attrait d'une vocation sacerdotale et la sollicitation d'un apostolat laïque, après avoir prié, consulté, il opte pour le monde, se marie, connaît neuf fois le bonheur de la paternité, voit mourir son admirable épouse alors qu'il atteignait la quarantaine, et, d'un élan sublime, se voue dès lors, l'âme sereine et le cœur broyé, avec une énergie inlassable, avec un entrain que les années mêmes ne purent ralentir, d'une part à ses enfants et petits-enfants, à ses frères, à son vieux père, à ses ouvriers et aux familles de ses ouvriers, d'autre part à l'Eglise, au rapprochement des classes, au relèvement moral et matériel de la multitude. Ainsi il se dépensa sans compter jusqu'à l'âge de 86 ans, corps et âme ; parmi les innombrables entreprises qu'il soutint, dont il fut l'animateur, il aimait à en citer trois : les pèlerinages ouvriers à Rome , les congrès du Tiers-Ordre franciscain et les congrès ouvriers.

*
**

Dans cet entrain irrésistible il y avait une bonne dose d'optimisme naturel. Optimiste de raison, optimiste d'instinct, Harmel était l'un et l'autre ; le raisonnement, et plus encore l'esprit de foi, ne firent que renforcer une tendance foncière.

Il avait reçu en partage une vigueur physique peu commune, exceptionnelle au dire de son médecin ; à travers les cruelles et multiples épreuves qui l'atteignirent, sa santé ne s'altéra point. L'hérédité et les exemples reçus au foyer l'avaient prédisposé à l'action joyeuse. Aussi pouvait-il déclarer à ses collaborateurs qu'il éreintait : « moi, je ne connais pas la fatigue. » Il allait répétant qu'il faut « monter sur sa

tête et la forcer à marcher ». Un de ses adages favoris était : « l'obstacle est un moyen plutôt qu'une entrave ». L'obstacle stimulait son ardeur : c'est le propre des forts.

Les psycho-physiologistes ont à l'envi démontré que l'activité est une source de satisfaction. Si quelqu'un goûtait cette leçon et se chargeait d'en donner une vivante et perpétuelle démonstration, c'était bien Léon Harmel.

Il aimait passionnément le travail et le prêchait à tous : de ce point de vue il appréciait l'esprit anglo-saxon et l'américanisme. Les initiatives par lesquelles un Démolins essayait d'introduire sur le continent des méthodes d'éducation particulariste empruntées d'outre-mer ne le laissèrent pas indifférent. Sans doute il eût volontiers repris à son compte le beau mot de Le Play : « le but du travail est la vertu, et non pas la richesse ».

Mais, tout pénétré qu'il fût de spiritualité, il estimait le résultat matériel du travail, le gain ; industriel il voulait un travail qui payât.

Comme tous les laborieux, il détestait et méprisait le jeu. Il se serait fort bien entendu sur ce point avec un des princes de l'industrie américaine, Carnegie, dont les conseils à la jeunesse sont particulièrement opportuns en ce temps où la spéculation boursière fait rage : jeu de bourse ou jeu pratiqué dans un kursaal, l'un ne vaut pas mieux que l'autre, ou plutôt socialement parlant, le jeu de bourse est encore pis que le jeu de Spa, d'Ostende ou de Monaco.

Optimiste, laborieux, Harmel suivait avec sympathie les innovations : même vieillard il s'intéressait aux tentatives des jeunes ; loin de les décourager, de leur faire grise mine, il les aiguillonne ; ainsi il applaudit aux débuts de Marc Sangnier et aux premières campagnes du *Sillon* et ne retira son appui qu'au moment où Sangnier et son groupe prirent une orientation qui devait provoquer les rigueurs de Pie X. Il ne médit pas de son temps, en dépit de ses faiblesses et de ses erreurs, parce qu'il y a du bon à toute époque, et aussi parce qu'on n'agit que pour autant qu'on ne désespère pas du succès et

encore parce que notre temps est celui où la Providence nous a voulus. En 1913, un visiteur du Val-des-Bois écrit : « C'est la première fois que je rencontre un vieillard qui ne regrette point le passé et qui soit enthousiaste du présent. »

*
**

Type de force, Harmel fut un cœur tendre.

Force et bonté s'allièrent merveilleusement dans cette âme toute évangélique, constamment préoccupée de se conformer davantage au divin Modèle. Comme il arrive souvent, il reportait sur les autres, sous les formes les plus variées et les plus ingénieuses, la générosité, la compassion, qu'il possédait en surabondance, étant dur pour lui-même et n'ayant pas coutume de s'apitoyer sur ses propres misères.

C'est avec raison que le titre de « bon père » lui fut attribué, en dépit du droit d'aînesse, quand mourut celui auquel le Val-des-Bois l'avait d'abord décerné. Ce titre lui est resté ; l'histoire a consacré le verdict des contemporains : jamais titre ne fut mieux mérité ni mieux porté.

Sa bonté native, épurée et dilatée par l'éducation, par l'expérience de la vie, par la souffrance acceptée et bénie, rayonnait et se répandait à tout instant, d'abord dans le cercle de la famille qui comptait déjà en 1911 soixante-quatorze enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, ensuite parmi ses ouvriers et les familles de ses ouvriers groupées autour de l'usine ; puis elle allait quérir au loin, partout, des amis à reconforter, des malheureux à consoler, des infortunes matérielles et spirituelles à soulager.

On glanerait à plaisir dans sa biographie des traits ravissants, des anecdotes touchantes qui manifestent la bonté d'Harmel.

Vieillard on le voit chaque jour sortir de sa demeure, les poches de la redingote gonflées d'un énorme sac de bonbons quotidiennement renouvelé, et, aussitôt dans les cours de l'usine, de l'école attenante à l'usine, entouré, assailli par les enfants. Quand on le taquine, il de-

mande si l'on peut lui signaler une meilleure manière de faire comprendre à ces petits ce qu'est la bonté. Ses quatre-vingts ans ne l'empêchent pas de partager les jeux de toute une marmaille qui va et vient de la cave au grenier dans la maison de grand-père, de courir avec elle, mettant tout sans dessus dessous, criant « la mer est agitée, la mer est agitée » et protestant que « rien ne l'ennuie, rien ne le dérange ».

Sa bonté s'étend bien au-delà du cercle de la famille. Le maître du Val-des-Bois pratique l'hospitalité à la manière des patriarches. Autour de la table de famille où s'alignent habituellement de vingt-cinq à cinquante couverts, il y a toujours place pour les hôtes de passage, riches ou pauvres, grands ou petits ; les heureux de ce monde et surtout les malheureux y sont les bienvenus. On y voit s'asseoir tout aussi bien qu'un cardinal Gibbons, le fameux défenseur des « chevaliers du travail » aux Etats-Unis, où un Monseigneur Langénieux dont le diocèse de Reims s'enorgueillit justement, des séminaristes en congé, des prêtres fatigués et désireux de repos, ou chargés d'œuvres et en quête d'aumônes, des théoriciens et des praticiens de la sociologie, professeurs ou industriels.

L'épreuve de la bonté, ce sont les oppositions, les contradictions, les critiques, les imputations fausses, la calomnie : cette épreuve là ne fut pas épargnée à Harmel ; elle lui vint, elle s'abattit sur lui, parfois en orages violents, surgissant des rangs mêmes de ceux que par principe il respectait, d'autorités religieuses haut placées. Rien n'ébranla sa confiance, sa bonne humeur demeura inaltérable, son ardeur n'en fut pas refroidie. Au contraire, Harmel ne vit dans tout cela que bénédictions, pour sa personne, pour ses entreprises industrielles et sociales. Il pratiqua toujours à la lettre le mot d'ordre que lui avait donné au début de sa carrière un saint et savant religieux, le Père Lepidi : « Soyez un homme d'action. Quand on vous attaque, ne répondez jamais. » Un évêque travestit ses intentions, défigure ses initiatives, l'attaque publiquement. Des amis lui conseillent de demander

réparation, ne fût-ce que dans l'intérêt des œuvres et du mouvement social dont il est l'inspirateur ; son avocat est prêt ; Harmel l'arrête et opte pour le silence. Il avait qualité pour faire la morale à des laïcs et à des prêtres meurtris ou aigris par de douloureux conflits ; les lettres qu'il leur adresse sont débordantes de résignation, mieux que cela, de joie chrétienne. A l'un d'entr'eux, qui se plaint de procédés injurieux, il rappelle le mot de Notre-Seigneur devant Pilate : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en-haut ».

Vous penserez peut-être que certaines natures subissent aisément l'outrage, s'inclinant comme le roseau sans souffrir pour se relever quand le coup de vent est passé, natures enclines à accepter, fatalistes. Mais précisément Harmel n'était pas de ces natures : Tout ce que j'en ai dit vous l'aura déjà fait voir. Quand on pénètre dans l'intimité d'Harmel, à la suite de son biographe, et qu'on examine ces carnets où il notait ses défaillances et ses progrès dans la vie spirituelle, on se convainc que, si la chasteté et la pauvreté volontaire lui ont peu coûté, il n'a au contraire acquis l'humilité qu'au prix d'efforts incessants et pénibles. La bête humaine qu'il montait, pour reprendre son expression favorite, se raidissait et regimbait contre les humiliations. Mais Harmel devint un doux à force de volonté et d'empire sur soi-même ; il fut un pacifique, ferme d'une fermeté inébranlable quant aux principes, infiniment compatissant aux personnes.

Au milieu des discordes si néfastes aux catholiques français, il répète : « Travaillons à unir. La persécution fera-t-elle ce miracle ?... La mentalité des catholiques est affreuse... ils passent leur temps à se déchirer. » Il va jusqu'à prier pour les persécuteurs de l'Eglise. Lui qui bataille comme un Machabée pour le triomphe du catholicisme, il écrit : « Chaque jour après la communion, je fais une prière spéciale pour les gouvernants Loubet, Combes, Rouvier, etc... Saint Etienne a obtenu un terrible changement dans Paul devenu saint Paul, qui sait si nos modestes prières n'obtiendront pas aussi quelque résultat ? Cela n'empêche pas de défendre nos droits. Nous le faisons avec

d'autant plus d'intrépidité et de résultat que nous injurions moins nos adversaires. »



J'ai essayé de donner un croquis de la physionomie morale de Léon Harmel, mais le fond de l'homme intime, je ne l'ai pas encore découvert. Le foyer qui anime toute cette vie, dont la flamme transparaît à travers cette physionomie, vous n'en avez encore senti qu'indirectement la chaleur. L'Écriture parle du « *mens cordis* », le fin fond du cœur ; « le cœur du cœur » comme dit Hello, quel est-il chez Harmel ?

Harmel fut un grand réaliste, toujours préoccupé d'exprimer, de traduire, de concrétiser sa pensée dans des œuvres sensibles. Mais Harmel fut aussi éminemment mystique, je veux dire qu'il eut, extrêmement aigu et sans cesse entretenu par la méditation et la prière, le sens du surnaturel, de l'union à Dieu, de la collaboration à l'œuvre divine dans le monde qui est essentiellement l'œuvre du salut des âmes.

Au lendemain de la mort de sa femme, il écrivait à un religieux ami : « Que la volonté de Dieu soit bénie ! Avec l'aide de vos bonnes prières, mon très cher Père... nous essaierons de rebâtir une autre demeure... mais cette fois non seulement Dieu y sera, mais Il y sera seul, et tout le reste y sera en Lui et pour Lui ; mes chers enfants, toute ma famille si affectueuse pour moi et notre grande famille ouvrière, tous y seront aimés en Jésus et pour Jésus, tandis que Jésus y sera aimé pour Lui seul. Tels sont les projets et les désirs qu'a fait naître en mon cœur la terrible épreuve que Dieu m'a envoyée ».

Au seuil de sa quatre-vingt-deuxième année, contemplant le passé d'un regard, il dira : « L'apostolat était visiblement la voie que Dieu m'imposait. Pour m'y attirer, Il m'a fait réussir les entreprises les plus audacieuses, j'oserai dire les plus téméraires ».

« Manifestement, ajoutait-il, le Sacré-Cœur a seul agi. J'ai essayé de me dérober. Il y avait en moi deux hommes, un qui voulait, l'autre

qui ne voulait pas. Celui-ci en était venu à jalouser les infirmes que leur situation met hors d'état d'agir. J'ai dû lutter contre ce sentiment de lâcheté doublé d'une invincible timidité ».

Si on la considère sous ce jour supérieur, la vie d'Harmel devient une incomparable leçon, leçon vécue, la meilleure des leçons. On pourrait prendre tel chapitre de cette vie, et en faire le thème de sa méditation quotidienne durant des mois ; on y retrouverait toute l'ascétique chrétienne mise en œuvre, adaptée aux circonstances actuelles.

*
**

Harmel est un homme de prière, fervent de la Sainte Eucharistie, pratiquant la communion fréquente, bientôt quotidienne, la visite au Saint-Sacrement, l'adoration de jour et de nuit.

Sa piété est affectueuse, ingénue, confiante, enfantine. Notre Seigneur n'insiste-t-il pas sur la simplicité enfantine ? Une piété qui se jette dans le cœur du divin maître, avide de cet abandon que tant de textes de nos livres saints nous suggèrent dans les oraisons de la messe de chaque jour et à quoi nous sommes si réfractaires, inintelligents que nous sommes de la miséricorde de Dieu !

Je retrouvais l'accent d'Harmel en lisant récemment la vie de notre exquis Père Petit. Le Père Petit parlait de Notre-Seigneur à ses retraitants de Tronchiennes, du « bon maître », comme en parlait Harmel³.

Harmel faisait ses délices des ouvrages pleins d'onction, fort estimés de son temps, trop oubliés aujourd'hui, où le Père Faber a épanché toute sa tendresse religieuse : le *Tout pour Jésus, le progrès de l'âme dans la vie spirituelle*.

L'ascèse franciscaine l'enchantait, cette ascèse si simple, si accueillante, si joyeuse. — Lisez *le miroir de la perfection*, — et quand

3. Voir **La Biographie du P. Petit**, par le P. LAVEILLE Ed. du Museum Lessianum, 1927.

il cherche à discerner, parmi les « grâces innombrables dont il est comblé, la plus grande, celle qui a eu l'influence déterminante sur sa vie d'homme fait », il se répond à lui-même : « Je dois convenir que c'est le tiers-ordre... Dès lors, ma vie, mon apostolat ont été imprégnés de la mentalité franciscaine, de son imperturbable optimisme et de ses enthousiasmes ». Aussi devait-il se réjouir de voir les espérances fondées par Léon XIII sur le Tiers-ordre franciscain. Lorsque, par l'encyclique *Auspicato concessum est* du 17 septembre 1882, le Pape évoque l'idée d'une orientation sociale des fraternités, Harmel tressaille d'allégresse et — chez lui l'idée passant aussitôt à l'acte — il offre son concours.

Faut-il s'étonner qu'Harmel s'adonne avec complaisance aux fonctions de sacristain dans la chapelle du Val-des-Bois, qu'il aime à y tenir l'orgue ? L'ami n'est indifférent à rien de ce qui concerne la personne de l'ami. A la fin de sa vie, obligé de passer plusieurs mois annuellement à Nice, il demeure de longues heures recueillies en présence du Saint-Sacrement, il obtient l'insigne faveur de la messe dans sa demeure, et même plus tard l'autorisation d'y garder les Saintes-Espèces ; ses lettres à ses proches exultent de joie : « Nous comptons, dit-il, faire de notre séjour à Nice une sorte de premières vêpres du ciel. »



Harmel eut au plus haut degré l'esprit de sacrifice. Le Père Faber lui a enseigné que la souffrance est « la monnaie d'or de Dieu ». « Malheureux, dit saint Augustin, — le mot a été repris et commenté par Bourget dans une de ses œuvres les plus puissantes — malheureux ceux qui ont perdu l'utilité de la souffrance ! » Harmel est au contraire de ceux qui ont tiré de la souffrance cent pour un, qui en ont exprimé tout le bienfait, qui l'ont reçue comme une rosée fécondante, non sans douleur certes, mais avec ce sentiment de joie supérieure que notre incomparable écrivain catholique Louis Veuillot exprimait

en termes ravissants quand il disait dans une de ses lettres : « la joie est dans mon âme et ne peut entrer dans mon cœur, la peine est dans mon cœur et ne peut entrer dans mon âme. » Veuf à quarante et un ans, père de huit enfants — il en eut neuf, mais un mourut en bas-âge — dont deux lui furent ravis dans le plein épanouissement de la jeunesse, atteint dans la personne d'un gendre, puis d'un frère, tous deux collaborateurs précieux et chéris, Harmel n'hésite pas, sous chaque coup, à baiser la croix nouvelle. Quand il a aidé les siens à faire une sainte mort, il se retrouve debout, consolant les survivants, prêt au travail. J'ai cité quelques lignes empruntées à une lettre écrite au lendemain de la mort de sa femme. Après avoir conduit sa fille Maria au couvent des Clarisses de Paray-le-Monial, il écrit : « Pendant que nous sommes sur la terre, ne vous gênez pas avec nous, bien-aimé Jésus. Que notre vie soit rongée de soucis et de chagrins si vous devez en être glorifié. Mais embrasez de votre amour les cœurs de nos enfants ». Il écrit à sa chère religieuse : « Aie pitié de ton papa et prie le bon Dieu de prendre prétexte de ma bonne volonté apparente pour sanctifier ma vie. Les semaines passent comme un éclair, les mois fuient comme des heures, sans que rien ralentisse la course vertigineuse qui entraîne ma vie depuis quelque temps. Aussi j'aspire au repos, *Cupio dissolvi et esse tecum*. Je désire le repos auprès du Bien-Aimé. D'ici-là, qu'Il fasse de moi ce qu'Il voudra. Tout est bien pourvu que nous nous retrouvions tous ensemble au rendez-vous. » Et encore : « J'estime la souffrance ici-bas le premier des biens. Nous aurons le temps là-haut de jouir et de nous réjouir. Il ne sera plus temps de gagner. Soyons donc avares pendant que nous sommes dans le temps de la moisson. »

*
**

De cette amitié avec Notre-Seigneur et de ce désir de la souffrance réparatrice, — désir qui se retrouve chez tous les saints — la fleur la plus sublime et la plus féconde fut cette *association intime* formée un

peu avant 1870 et qui joue dans la vie d'Harmel et de plusieurs de ses proches un rôle capital.

En dire quelques mots sera une transition naturelle de l'étude de l'homme à l'étude de son œuvre sociale.

Association intime : d'où et pourquoi cette dénomination ?

Intime parce qu'elle n'apparaît au dehors par aucun signe sensible. Association de victimes volontaires pour la conversion du monde ouvrier. « Vous savez, disait Harmel, à un malade, un abandonné, combien le salut des ouvriers est une œuvre difficile. Pour y travailler efficacement j'ai besoin d'aide. Voulez-vous être mon associé ? » Une seule obligation : une prière quotidienne où l'on offrait ses souffrances et sa vie spécialement pour la conversion des ouvriers du monde entier. « A cette intention, ajoutait l'associé, je m'engage, ô mon Dieu, à vous demander chaque jour de m'accepter comme victime volontaire et de me conduire, selon votre bon plaisir, par la voie des croix et des souffrances, à la suite de votre divin Fils ». L'affiliation et la promesse devaient, au préalable être autorisées par le confesseur.

L'idée qui avait présidé à la formation de cette association intime, c'est la clef de tout l'apostolat social d'Harmel : Gagner des âmes, particulièrement des âmes d'ouvrier à Jésus-Christ, et, pour les gagner, employer tous les moyens opportuns à l'époque présente, dans le milieu actuel : tel fut l'objectif essentiel de sa vie, de son apostolat social.



C'est vers 1877 qu'Harmel adhéra définitivement au groupe de l'*Association catholique* et des *Cercles catholiques d'ouvriers* où brillaient les noms de M. Maignen, d'Albert de Mun et de la Tour du Pin. Le nom d'Harmel prit désormais place dans la constellation. Il venait de publier son *Manuel d'une corporation chrétienne*, sorti tout entier de ses expériences patronales. Déjà auparavant il s'était trouvé en rela-

tions cordiales avec ce groupe, mais de ce moment date son entrée dans l'équipe qui préside à ce vaste mouvement de doctrine et d'action sociale.

Il y était accueilli comme une recrue de choix.

Il ne venait pas du milieu de l'artisanat, comme Maignen, ni de la vieille aristocratie française, comme Albert de Mun et la Tour du Pin, mais de la grande industrie qui jusqu'alors n'était guère représentée dans cette école.

Antérieurement il s'était trouvé en étroit contact avec un autre groupe, dit *le groupe d'Angers*, que présidait Mgr Freppel, évêque de cette ville et qui comptait des professeurs aux facultés catholiques d'Angers, tel Hervé-Bazin, homme d'œuvres autant que d'enseignement, âme d'apôtre, dont le concours devait plus tard être acquis à *l'œuvre des cercles*⁴, des professeurs de Paris tel Claudio Jannet, un Belge alors professeur à l'Université de Louvain, esprit éminent, Charles Périn. Tout ce groupe s'inspirait des leçons de l'école de *la Réforme Sociale* et de son maître Le Play. Mettant en évidence le rôle du patron, des autorités sociales, des associations libres, le groupe d'Angers répugnait à la corporation obligatoire et se montrait très défiant à l'égard de l'intervention de l'Etat.

Harmel avait souvent applaudi aux déclarations religieuses et sociales de Périn et de *l'école d'Angers* ; mais la gravité et l'urgence des problèmes ouvriers l'amenaient à prendre rang parmi ceux que l'on dénommait alors les « interventionnistes », c'est-à-dire les partisans d'une large intervention de l'Etat, à titre de nécessité temporaire tout au moins, dans la solution des questions intéressant les travailleurs manuels. Soutenue par les grands sociologues catholiques allemands, autrichiens et suisses, comme Hitze, Vogelsang, Lichtenstein, Decurtins, par des Anglais comme le cardinal Manning, par des Italiens et des Belges comme Toniolo et Pottier, aussi bien que par Maignen, A.

4. Voir la captivante biographie : **Un homme d'œuvre : Hervé Bazin**. Tours, Mame.

de Mun, la Tour du Pin, Harmel en France, la thèse dite interventionniste triompha dans les fameux congrès de Liège de 1886 à 1890 et trouva de précieuses confirmations dans les enseignements de l'encyclique *Rerum novarum*.

Fervent de l'*œuvre des cercles*, bien que « grognant parfois » parce qu'à son gré on y fait trop de théorie, Harmel soutiendra désormais son programme : nécessité d'une large intervention de l'Etat, collaboration des classes sociales, organisation d'associations ouvrières, acheminement vers la corporation professionnelle constituée des différents facteurs de la production, dotée d'un patrimoine et de larges attributions. Mais il y apportera une note très personnelle, une note démocratique.

Car Harmel fut démocrate, il doit être signalé parmi les précurseurs, les chefs de file de la démocratie chrétienne, en étroite communion de principe — sinon toujours d'expression — avec les Toniolo en Italie, les Pottier, Kurth, Verhaegen en Belgique. J'ai pleinement compris, en lisant l'ouvrage du P. Guitton, cette mention qui m'avait étonné lorsque je l'avais rencontrée brièvement énoncée en des livres antérieurs comme la vie de *Maurice Maignen*, par Charles Maignen⁵, à savoir qu'Harmel avait voulu introduire en France les directives de la démocratie chrétienne belge. En mainte occasion d'ailleurs, Harmel rend hommage aux initiatives prises et aux résultats obtenus en Belgique en matière d'œuvres ouvrières et surtout de groupements ouvriers autonomes et nous savons gré au P. Guitton d'avoir bien voulu noter ces témoignages dont nous faisons le plus grand cas.

Démocrate — au sens social du mot — Harmel l'était de tout son âme ; ce qui n'était pas banal, dans le monde de la grande industrie aux environs de 1870, vingt ans avant l'encyclique *Rerum novarum* et l'expérience de la vie ne fit que confirmer chez lui les convictions démocratiques. Le fait vaut la peine d'être commenté et expliqué.

5. Nous en avons rendu compte dans la *Revue catholique des idées et des faits* du 24 juin 1927.

★
★★

Distinguons d'abord les idées et les sentiments démocratiques d'Harmel.

On peut être démocrate de sentiment ou de raison ou de sentiment et de raison à la fois : c'était le cas pour Harmel.

Il était plébéen de tempérament, plébéen dans le sang, oui, mais, ayons soin de l'ajouter, sans le moindre soupçon d'antipathie à l'endroit de l'aristocratie. Rappelons-nous qu'un de ses amis les plus intimes dans l'*œuvre des cercles* fut la Tour du Pin, qui, lui, tout en s'intéressant de près aux problèmes ouvriers, n'avait rien renié des traditions et de l'esprit des vieilles familles françaises. Souvent en conflit sur des points de doctrine avec la Tour du Pin, il ne pouvait s'empêcher de le qualifier : « ami délicieux et séduisant » et de se complaire dans la perspective du cœur à cœur éternel que la vie future réservera à ceux qui se sont aimés ici-bas d'une telle amitié. La prédilection était en effet réciproque : « Je l'aimais beaucoup, disait la Tour du Pin, il a toujours été si bon pour moi. »

★
★★

Distinguons aussi démocratie sociale et démocratie politique.

Harmel se rallia sans hésitation au régime politique démocratique, à la République fondée sur le suffrage universel, ou plutôt il n'eut pas même à se rallier, parce qu'à la différence d'un Albert de Mun, auquel pareil ralliement fut douloureux, Harmel n'avait jamais conçu qu'un autre régime fût possible dans la France du XIXe siècle. Mais Harmel sut toujours nettement distinguer la démocratie sociale de la démocratie politique, il n'attendit pas l'encyclique *Graves de communi* pour se souvenir que l'Eglise tient essentiellement à cette distinction, puisqu'elle admet et reconnaît toutes les formes de gouvernement, tandis qu'elle recommande à tous ses fils la démocratie sociale, enten-

dant par-là une action chrétienne pour le bien matériel et spirituel du peuple.

Harmel allait d'enthousiasme à cette démocratie sociale chrétienne, il la pratiquait avec ferveur, il la prêchait inlassablement. Mais il y mettait un accent particulier, il la concevait sous une modalité déterminée. Cet accent, cette modalité, il convient maintenant de les préciser.

*
**

Il ne fallut pas beaucoup de temps au perspicace industriel du Val-des-Bois pour s'apercevoir que l'apostolat individuel est à notre époque insuffisant : dès lors il reconnaissait la nécessité de créer un milieu favorable, à quoi il s'employa sans retard : construction d'une chapelle au centre de l'usine, transplantation de familles ouvrières, installation de logements sains et attrayants, amélioration du sort matériel de la population par des caisses de secours, écoles, cercles d'agrément, allocations familiales. Il fut une « autorité sociale » au plein sens que donnait à ce mot Frédéric Le Play, dont les premiers travaux avaient frappé l'esprit d'Harmel. Son exemple acquerra une immense puissance de rayonnement. Il préludera au grand mouvement qui entraînera nombre de patrons catholiques du Nord. Avec eux, il entretiendra toujours des relations confraternelles, bien que son orientation sociale diffère de la leur en un point qu'il considère comme capital.

*
**

Dans l'accomplissement du devoir patronal, — devoir de justice et devoir de charité — qu'il entendait remplir intégralement, Harmel se trouvait devant deux conceptions.

L'une traditionnelle, traduisant littéralement le vieil adage *patronus quasi pater*, le patron se comportant vis-à-vis de ses ouvriers à la manière d'un père vis-à-vis de ses enfants, créant et entretenant pour

eux et leurs familles des œuvres où ils puissent trouver un supplément de ressources quand le salaire est minime, une assistance dans les cas critiques, des distractions honnêtes, le bienfait des secours religieux. C'est de cette conception que s'inspiraient à cette époque la plupart des patrons chrétiens.

L'autre novatrice, appropriée aux conditions économiques et politiques d'aujourd'hui, moulée sur une mentalité nouvelle, tenant compte de cette « conscience plus grande que les ouvriers ont prise d'eux-mêmes » comme dira Léon XIII dans sa mémorable encyclique, conception émancipatrice, fort en vogue déjà aux Etats-Unis mais qui apparaît révolutionnaire au grand nombre des industriels du continent. Suivant cette seconde conception, il ne s'agit plus de faire le bonheur des ouvriers, mais seulement de les aider à le faire, il n'est plus question de leur assurer une amélioration de leur sort, mais d'y collaborer discrètement, leur laissant de plus en plus d'initiative dans l'institution, l'organisation, la direction des œuvres qui les intéressent matériellement, moralement, religieusement. A cette conception hardie Harmel donnera chaque jour davantage son adhésion.

Dans ses notes intimes on remarque qu'il emploie d'abord l'expression « ce que le patron doit *faire* par d'autres », puis, plus tard : « ce que le patron doit *faire faire* par d'autres », simple modification de forme qui révèle mieux que de longs commentaires l'évolution de sa pensée ; provoquer l'ouvrier à agir, amener l'ouvrier d'élite à se dévouer pour ses semblables, voilà le rôle du patron.

L'échec retentissant d'entreprises patronales imbues de l'ancien esprit était bien fait pour confirmer Harmel dans ses convictions : ainsi l'attentat de 1882 contre les usines de Montceau, dans le nord

de la France^{*}, usines dirigées par un homme de haute valeur professionnelle et morale, M. Chagot. Les troubles dont ces usines furent le théâtre éclairèrent Harmel d'une lumière nouvelle, lumière sinistre, dont il essaya de projeter le reflet en leçons bienfaisantes, en publiant dans l'*Univers* un article remarqué ; il s'efforçait d'y démontrer que le désastre de Montceau devait être attribué à l'adoption de la méthode patriarcale, paternaliste, toute pénétrée d'autorité, méthode que ne pouvait plus supporter la classe ouvrière moderne. Donnant un rare exemple d'humilité, M. Chagot, loin de se trouver blessé, remercia Harmel et se déclara converti.

Que de vains efforts on se serait épargnés si l'on avait plus tôt suivi les directives d'Harmel ! Combien d'excellents patrons ont fait involontairement le jeu des syndicats socialistes, en s'obstinant dans des méthodes surannées, témoignant une hostilité systématique à l'égard des syndicats chrétiens ! Grâce à Dieu, une évolution s'est opérée, mais elle est loin encore d'être complète ; il reste beaucoup à faire !

Toutes les institutions que nous entendons préconiser aujourd'hui : conseil d'usine, formation d'un patrimoine ouvrier par une sorte d'actionnariat du travail, droit de regard attribué au personnel (sur tout ce qui touche à la discipline de l'atelier), Harmel les prévoit, et, ce qui vaut mieux, il les organise chez lui longtemps avant que l'opinion publique en soit saisie et les discute. Son *Manuel d'une Corporation chrétienne*, publié en 1877, fait époque. « Associer les ouvriers au bien qu'on leur veut. Pas d'amélioration sociale possible sans le concours de l'ouvrier. » « Le rôle actuel des classes responsables est surtout un rôle d'éducation » : tels sont les mots d'ordre qu'il com-

^{*} **NOTE** Montceau-les-Mines est en Saône-et-Loire, en Bourgogne, et non dans le nord de la France. Les mines y étaient exploitées par la Compagnie des mines de Blanzky, que dirigeait Léonce Chagot ; les violences de 1882 (attaques contre la chapelle du Bois-du-Verne et dynamitages, attribués à la « Bande noire ») y visaient l'emprise de la direction sur la vie des mineurs.

mente sans cesse et qui lui valent mainte critique de la part des retardataires.

*
**

Nous l'avons noté : c'est à partir de ce moment — 1877 — que le patron du Val-des-Bois adhère définitivement au groupe de *l'Association catholique* et au mouvement des *Cercles catholiques d'ouvriers*. Son action sociale va dès lors déborder les limites de son entreprise pour se mêler à la grande œuvre de la réforme sociale catholique internationale.

Il y songeait lorsqu'un incendie* effroyable s'abattit sur ses usines. Le feu destructeur s'arrêta aux pieds d'une statue de la Vierge : Notre-Dame de l'Usine. J'ai dit à quel point Harmel avait le sens chrétien de l'épreuve : c'est l'occasion d'y insister.

D'aucuns croiront que le désastre accabla Harmel et le fit se replier sur lui-même. Qu'ils se détrompent ! Semblable à Job, il vit dans le fléau un signe de bénédiction et une marque providentielle d'encouragement, tandis que, peu auparavant, ovationné au congrès de Lyon, il s'était retiré pensif, effrayé. Merveille d'esprit surnaturel ! c'est le cas de redire : Ce qui est scandale pour les Juifs et folie pour les gentils est sagesse aux yeux de celui qui a mis son idéal dans la croix de Jésus-Christ . — Harmel n'hésita plus : à sa multiple activité patronale il ajouta une activité catholique mondiale qui ne cessa qu'avec son dernier souffle.

Quelle va être la pensée dominante — but et moyens — de l'apostolat d'Harmel, l'idée directrice de son intervention dans le mouvement catholique : il nous reste à le préciser.

*
**

* **NOTE** L'incendie qui détruisit la filature du Val-des-Bois eut lieu en 1874, quelques années avant la date de 1877 donnée ici.

Rappelons-nous l'*association intime* que nous évoquions en terminant le portrait de l'homme.

Gagner des âmes, particulièrement des âmes d'ouvrier à Jésus-Christ : telle était, disais-je, la pensée qui inspirait cette œuvre et qui, étant donné le rôle qu'elle joua dans la vie d'Harmel, domina toutes les préoccupations et toutes les démarches du Bon Père : voilà son but essentiel.

Et le moyen ? Harmel sait que l'action individuelle est insuffisante, il a tôt compris que les institutions patronales sont quelque chose mais n'atteignent pas tout le monde ouvrier et que, là même où elles sont efficaces, elles non plus ne répondent pas à toutes les nécessités présentes. Il a très vite et très clairement discerné que les ouvriers du XIXe et du XXe siècle veulent une organisation ouvrière et une organisation ouvrière autonome, qu'ils prétendent s'associer librement et sans tutelle pour la défense de leurs intérêts légitimes, quitte à se sentir soutenus, appuyés, matériellement et moralement, par les autres classes sociales : le mouvement syndical chrétien concrétise cette prétention ; ce mouvement Harmel s'efforcera de le promouvoir.

Harmel est d'accord avec ses collaborateurs de l'*œuvre des cercles* pour voir dans le syndicat mixte — groupant patrons et ouvriers — ou dans la corporation restaurée — où patrons et ouvriers seront en contact au moins par l'intermédiaire de délégués — l'idéal auquel il faut tendre, idéal dont nous sommes, nous autres, beaucoup plus proches que ne l'étaient nos devanciers. Mais Harmel est trop pratique pour ne pas se rendre compte de l'impossibilité d'atteindre immédiatement cet idéal ; en attendant il faut se contenter de grouper et d'organiser les ouvriers chrétiens. On objecte à Harmel : « Savez-vous ce que vous faites en élevant la classe ouvrière ? Vous l'organisez contre vous ». Harmel répond avec son bon sens et son sens chrétien : « Ils s'organiseront sans vous. Qu'est-ce que vous y gagnerez ? Et surtout — car c'est cela qui importe : qu'est-ce que Jésus-Christ y gagnera ? »

*
**

Pour constituer ces syndicats chrétiens et surtout pour les diriger il faut une élite, une élite ouvrière puisque l'organisation ouvrière doit être autonome. Donc il est urgent de se consacrer à la formation de cette élite, à son éducation.

Voilà pourquoi Harmel s'en va prêchant la nécessité de cercles d'étude longtemps avant que l'opinion catholique s'en préoccupât : il sait que, si l'on veut agir avec esprit de suite, une doctrine cohérente est nécessaire, et que l'ouvrier a faim et soif de doctrine tout autant que les intellectuels.

Voilà pourquoi Harmel se fait meneur de pèlerinages ouvriers à Rome ; il espère en ramener un état-major profondément attaché à l'Eglise et au Pape et au Christ dont le Pape est le vicaire — que ce soit Léon XIII, Pie X, Benoît XV ou S. S. Pie XI — grandes journées, spectacles enivrants ! Harmel voyant défiler à travers les salons du Vatican au milieu d'une pompe jusque là réservée aux empereurs et aux rois d'immenses caravanes ouvrières et s'entendant dire par Léon XIII : « Harmel, vous êtes l'homme de France qui m'avez fait le plus de plaisir ! »

Voilà enfin pourquoi Harmel répond avec enthousiasme à l'appel du Pape incitant le tiers-ordre franciscain à prendre une orientation sociale : de là aussi il attend cette élite dont l'Eglise a besoin.

Par ces trois moyens il espère mieux et plus rapidement atteindre le but. Et dans tout ce programme d'action admirablement lié, on retrouve en même temps le mystique et le réaliste.

*
**

De l'un et de l'autre intimement fondus, du mystique et du réaliste, Harmel fut un magnifique exemplaire.

Quand je pense à lui, après avoir étudié sa vie et son œuvre, je le vois très grand, de la vraie grandeur, celle des amis de Dieu, et en

même temps je le sens très proche de nous par son exquise bonté et par ses préoccupations tout actuelles.

Et cela fait qu'il est peu d'hommes aussi capables de nous reconforter et de nous entraîner au bien, d'allumer en nous et d'y aviver sans cesse le feu sacré, le zèle de la maison de Dieu, de cette maison de Dieu qu'est sur la terre l'Eglise militante, de cette autre maison de Dieu qu'est la Jérusalem céleste : « *In domum Domini ibimus* », « *Nous irons dans la maison du Seigneur* ».

Imprimatur

Leodii, 16 Martii 1929.

G. SIMENON,

Vic.-Gén.